

Marc-François Bernier, Lise Tremblay, Jacques Boulerice

Yvon Paré

Number 161, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82045ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paré, Y. (2016). Review of [Marc-François Bernier, Lise Tremblay, Jacques Boulerice]. *Lettres québécoises*, (161), 36–37.

☆☆☆☆

MARC-FRANÇOIS BERNIER

Foglia l'Insolent

Montréal, Édito, 2015, 352 p., 29,95 \$.

Pierre Foglia ou la chronique d'un humaniste

Je n'ai guère lu Pierre Foglia dans *La Presse*. Je devais être l'un des rares journalistes à ne pas le faire. Je m'attardais sur une chronique, puis haussais les épaules devant ses imprécations et ses gros mots.

Il fallait peut-être Marc-François Bernier pour me faire comprendre que j'ai raté quelque chose. Parce que 4 300 chroniques publiées entre 1978 et 2015, ce n'est pas rien. C'est même un exploit dans les médias si changeants de maintenant. Presque quarante ans à chroniquer sur tous les tons. *Foglia l'Insolent* a réussi à me réconcilier avec cet as de la phrase. Pas que je fusse hostile, mais j'ai toujours eu du mal avec une certaine vulgarité, les provocations et la truculence inutile. Foglia donnait souvent dans la trivialité et c'était assez pour me tenir à distance. Il me choquait. C'est peut-être ce qu'il recherchait.

L'homme

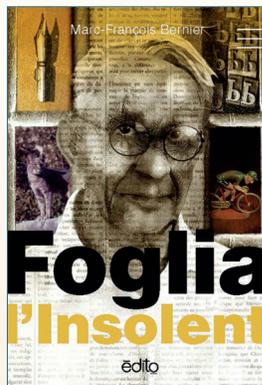
Marc-François Bernier présente l'homme, le chroniqueur, le provocateur, le moraliste, l'idéaliste et surtout l'humaniste. Ses origines modestes, le milieu des émigrants qui tiraient le diable par la queue et qui ont dû quitter l'Italie devant la poussée du fascisme pour s'installer en France. Ses études et la découverte du métier de typographe. Une façon de faire qui existait encore à mes débuts dans le journalisme. Ces casiers débordants de lettres m'ont toujours fasciné.

Ce métier ouvre toutes les portes à Foglia et lui permet de travailler à Montréal, lui qui voulait amasser des sous avant de poursuivre l'aventure en Australie. Son amour du sport aussi. Particulièrement l'athlétisme, le cyclisme et le ski de fond. De grandes passions qui le suivront pendant toute sa carrière.

Un chroniqueur qui travaillait à la manière d'un tireur d'élite qui surveille et intervient dans les situations délicates. Un solitaire qui se manifestait quand quelque chose le heurtait. Et tellement de choses peuvent indigner un homme qui croit à l'effort, au travail bien fait, au savoir et à la littérature. Surtout, il se méfie de la rumeur publique, des consensus qui provoquent souvent des dérapages. Si les agitateurs à la radio réagissent envers et contre tous, ressassent sans fin les préjugés, Foglia a fait tout le contraire. Il peut pourfendre, mais respecte une éthique à laquelle il déroge rarement. Il n'oublie jamais qu'un journaliste est un témoin. Ce n'est pas toujours facile. Le chroniqueur de *La Presse* ne l'oublie jamais malgré ses préjugés et ses aveuglements.

Dialogue

Il dialoguera avec ses lecteurs, les provoquera, les fustigera et leur fera une place dans son *courrier du genou*. Il sera un précurseur dans ce domaine, bien avant l'arrivée de Facebook ou de Twitter. Il les apostrophe en parlant du vélo, des conflits armés, des Jeux olympiques, des chats et de sa fiancée. Il donne l'impression de tout dire, mais protège ses secrets. Une façon unique de se livrer en gardant ses distances.



Un travail colossal permettant de découvrir l'homme qui s'excuse du bout des lèvres après un excès, ou en remet, qui prend toujours la défense du plus démuné, écorche les grands de ce monde et rêve d'une vie tranquille.

Un véritable bonheur que ce livre de Bernier qui nous plonge dans l'univers du chroniqueur, de l'humain, mais aussi d'une époque. Souvent, Foglia s'est approché d'une certaine vérité pour mieux s'en éloigner. Un personnage fascinant que les lecteurs ont adoré ou détesté. Et comme il l'a écrit si souvent dans *La Presse*, il me dirait que je me suis comporté en petit con en négligeant ses chroniques pendant toutes ces années. Je lui donne entièrement raison.

☆☆☆☆

LISE TREMBLAY

Chemin Saint-Paul

Montréal, Boréal, 2015, 112 p., 17,95 \$ (papier), 12,99 \$ (numérique).

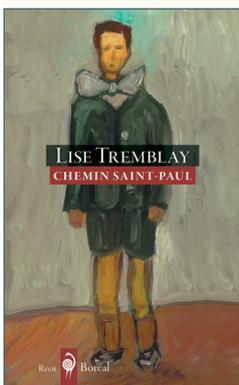
Lise Tremblay revient à la source de son écriture

Lise Tremblay a suivi un parcours particulier depuis sa première publication en 1999. Tout commence par un exil pour échapper à l'enfermement familial qui risque d'étouffer ses personnages. Un long périple avant de revenir se pencher sur les empreintes de son enfance.

L'écrivaine met souvent en scène une grosse femme qui marche dans la ville, s'égaré dans son existence et son quotidien. Un circuit repris jour après jour pour engourdir la solitude et le mal d'être. La famille est encore au pays du Saguenay, même si Lise Tremblay ne nomme que rarement les endroits. Je pense à *L'hiver de pluie* et à *La danse juive*.

L'écrivaine revient sur les lieux des origines dans *La sœur de Judith*. Voilà une petite fille qui voit et entend tout, marche sur la pointe des orteils pour ne pas provoquer l'ire d'une mère toujours prête à exploser. Un père aussi, qui maintient un certain équilibre dans cette maison où les tornades sont toujours possibles.

Dans *Chemin Saint-Paul*, l'écrivaine ne peut plus fuir. Elle accompagne son père à la maison des soins palliatifs où elle scrute ses moindres gestes, écoute ses dernières paroles.



« Je ne suis plus dans le temps » La phrase n'arrête pas de me trotter dans la tête. Dans le fond, je suis dans le temps de mon père. Dans la chambre bleue, il y a les morts de mon père, il y a le temps de mon père, il y a l'enfance de mon père. C'est parfois une intimité d'âme qui me trouble. Je suis aussi dans le temps des révélations. Mon père est de plus en plus faible, même les mots sont comptés. Il ne s'agit que de phrases brèves, dites les yeux dans les yeux. (p. 64)

Un homme qui a dû se débrouiller comme tous devaient le faire à une certaine époque.

La mère

Et la mère, un peu confuse, une femme en colère, folle (l'auteure ose écrire le mot), a traumatisé la petite fille. Toujours. Elle n'est plus que l'ombre d'elle sous l'effet des médicaments.

J'étais fascinée. Il n'y avait pas que son corps qui avait changé. Quelque chose lui manquait, quelque chose dans son regard. La rage l'avait désertée. Les yeux de ma mère étaient vides. Et j'ai su, dans cette salle de douches d'un département de psychiatrie d'un hôpital de Québec, que j'en avais fini avec la peur. (p. 11)

Il en a fallu du temps, avant ce court texte qui a la densité d'un météorite s'enfonçant dans l'atmosphère terrestre. Tous ces détours avant de cesser de se mentir et de fuir. Le récit ne laisse aucune marge de manœuvre.

La plupart du temps nous gardons le silence. Depuis la parution de mon dernier livre, elle a abdiqué en ce qui me concerne : plus de morale, plus de paroles blessantes, plus de tentatives de me ridiculiser, non, juste un résidu de haine sourde. Elle avait lu le livre en cachette, ne m'en a jamais reparlé. (p. 37)

Il fallait la mort du père et de la mère pour que Lise Tremblay s'octroie cette permission. Robert Lalonde a attendu une vie avant d'écrire *C'est le cœur qui meurt en dernier*, dans lequel il va à la rencontre de sa mère.

Un récit où les mots trouvent tout leur sens et se lèstent du poids d'une vie. C'est terrible et magnifique. Un texte qui demande un courage unique. Voilà ! Tout est dit ou presque. Que d'hésitations et de tremblements Lise Tremblay aura dû vaincre.

☆☆☆

JACQUES BOULERICE
L'invention des fêtes

Montréal, Le lézard amoureux, coll. « Ostinato », 2015, 206 p., 19,95 \$.

La vie est une fête pour Jacques Boulerice

Pour Jacques Boulerice, la vie est une fête, plutôt une succession de rencontres poussant vers la toute dernière qui risque d'être la plus extravagante, la plus flamboyante, celle qui va tout emporter.

L'invention de la fête est la principale occupation de Félibre et de la fée Joufflue, une femme qui ne pense qu'à la joie et au bonheur. D'éternels amoureux qui ne cessent de s'inventer des raisons pour se toucher et se reconnaître.

Il faut abandonner ses balises pour aimer ces courts textes qui se succèdent comme des dessins d'enfant que l'on colle sur la porte du frigo. Des esquisses, des couleurs et des formes étonnantes pour traduire la joie, l'espoir, la douleur et le chagrin. Boulerice possède un don pour les trouvailles et les inventions langagières.



Avec les éclats tombés à leurs pieds, entre des dates et des mots dans le marbre, les amoureux ont ouvert sur place un calendrier de fêtes. C'est un calendrier perpétuel où le retour de chaque jour offre une image fragile. Grandeur nature, elle demande aux amoureux une attention de tous les instants. Elle leur demande aussi de s'arracher aux beautés éphémères. (p. 16)

Parce que l'existence est une suite d'événements souvent étonnants. S'il y a la vie, il y a aussi la mort, la douleur, les chagrins et la maladie. Mais tout est plus facile quand on aime une fée qui possède des vies en réserve et le don de tout transformer en rire. Félibre suit, même s'il a parfois du mal à garder la cadence.

Il aimait serrer la main des gens, leur tenir le coude, les enlacer ou faire la bise aux plus chers pour s'assurer de leur existence tout autant que de la sienne. Cette façon d'être présent aux vivants palpables rachetait la superbe ignorance que son amoureuse affichait à leur égard, réservant ses salutations et ses tendresses à des êtres qui restaient invisibles. (p. 87)

Comment ne pas sourire devant un *carrousel à songes* ou *des boîtes à échos* ? Tout est magie, découverte avec cette fée douée pour le bonheur et si généreuse de son corps.

J'ai souvent pensé à Boris Vian et *L'écume des jours* où Chloé regarde son cancer fleurir. C'est inventif et toujours étonnant. Il faut aimer la langue et ne pas craindre d'ignorer les balises pour se perdre dans cet imaginaire. Que demander de plus ? Peut-être un regard de la fée Joufflue pour oublier les jours gris.